

Il n'y a plus de nom, plus de distinction individuelle, seulement un atelier, un niveau, horizontal et à zéro. Niveau Zéro Atelier c'est le nom du collectif qui a reçu cette année le soutien de l'ADAGP dans le cadre de leur projet M.E.G.A, dont ils présentent la partie la plus expérimentale du 16 septembre au 14 octobre à Paris.

J'ai toujours eu une fascination pour les matériaux auxquels nous confronte l'infrastructure : les revêtements carrelés du métro, les trottoirs odeur bitume ou la laine de roche pulvérisée sur les plafonds des parkings souterrains. Sans doute inscrit en moi très tôt par le biais de mon père qui travaillait dans les travaux publics, j'admirais les chaussées goudronnées sur chacune des routes que nous empruntons. Elles évoquaient pour moi la matière à extraire, à transformer, à construire. J'ai vite compris que le monde sur lequel je m'assois et pose mes pieds, serait toujours un objet en mouvement, placé là comme une matière à manipuler pour nous permettre de vivre, de se déplacer et d'avancer.

Peut-être que c'est cette même intuition qui a amené Niveau Zéro Atelier à développer une relation aussi physique au monde, qu'ils comprennent comme un agrégat de matière qu'il faut déconstruire avant de s'en emparer. Fondé en 2016, le collectif se compose aujourd'hui de huit personnes dont les individualités ne sont là que pour renforcer la cohésion du groupe. Dans une volonté d'horizontalité, tout ce qui est produit l'est en tant que groupe, soulignant l'échange permanent qui les nourrit. Ce qui les a d'abord réunis, c'est une pratique quotidienne du faire. Puis, de la fréquentation d'un paysage urbain dont on se désintéresse car il n'a rien à vendre, de l'expérience du plaisir que procure le fait de se réapproprier les objets, de les inscrire dans de nouveaux scénarios, une pratique a progressivement vu le jour. S'inscrivant en contre-pied de pratiques du design qui reposent sur une hiérarchie entre conception et production, le collectif a toujours pris du plaisir à chercher, tâtonner, expérimenter et créer dans l'atelier dont ils affirment la qualité vivante. En s'appropriant une technique, en la comprenant et en la détournant, Niveau zéro Atelier cherche à s'émanciper des systèmes de distribution et de logistique habituelles, pour y insérer de l'incertain, du neuf, de l'individuel. En ce sens, leur pratique a un caractère utopique qui résonne avec certains philosophes critiques de la technique comme Lewis Mumford, qui a théorisé les notions de technique démocratique et technique autoritaire, ou Ivan Illich, qui a introduit l'idée d'outil convivial. Ils déconstruisent le rapport de subordination que la technique entretient avec le système capitaliste, rêvant celle-ci plus de fabrication plus accessible, plus locale et ré-enchantée comme l'aurait voulu Simondon.

C'est ainsi qu'ils se sont mis à extraire et à transformer de l'argile verte de Romainville après être tombé par hasard sur un chantier en Seine-Saint-Denis. Grâce à des outils mobiles, ils s'insèrent sur des lieux-gisement à partir desquels ils travaillent la matière. C'est ici, qu'ils chorégraphient la fabrication, produisant ainsi des narrations et des fictions autour des matériaux, et entrent en relation avec ceux qui font les lieux et qui nourrissent leurs projets en retour. Et finalement, dos à dos avec une partie expérimentale et artistique, des briques, tuiles, gouttières, canalisation, vases, vasques, contenants émergent : les objets créés proviennent autant du répertoire de la vie domestique que des systèmes d'écoulement ou d'isolation : tout ce qui en somme fait l'infrastructure du bâti.

Si les objets sont aujourd'hui pour la plupart d'ordre utopique, le collectif tend à rapprocher désir et réalité : ils souhaitent progressivement inscrire leurs outils dans des circuits réels de construction, où il serait possible d'envisager qu'une matière extraite du lieu sur lequel on construit soit ensuite directement réutilisée, se situe ainsi dans une déjà vieille critique de la modernité et de l'architecture ex-nihilo. L'utopie tient aussi dans l'absence de désignation du collectif, il ne s'agit plus ni de design, ni d'art, ni d'architecture mais d'intérêt esthétique associée à une conscience aiguë de la valeur d'usage des objets, des lieux et des circuits qui les font. C'est que leur travail, comme l'odeur du goudron qui se mélangait aux routes que j'empruntais enfant, réside dans un endroit spécifique du cerveau où les champs ne sont plus distinguables mais entrent enfin en conversation.